

Charles Péguy dans le petit bureau  
de sa librairie, rue de la Sorbonne, à Paris.



ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET

nourri, trente-trois ans sont passés et il n'existe plus. *« C'était rigoureusement l'ancienne France et le peuple de l'ancienne France. » « Le croira-t-on, nous avons été nourris dans un peuple gai. [...] De mon temps, tout le monde chantait. (Excepté moi, mais j'étais déjà indigne d'être de ce temps-là.) [...] On ne pensait qu'à travailler. Il y avait un honneur incroyable du travail, le plus beau de tous les honneurs, le plus chrétien, le seul peut-être qui se tienne debout. [...] J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales. »*

Au lieu que, trente-trois ans après, la « révolution moderne » a passé, qui a fait du « peuple le plus laborieux de la terre » ce « peuple de saboteurs ». Le sabotage, le dégoût du travail, « des messieurs très bien, des savants, des bourgeois leur ont expliqué que c'était ça le socialisme » : *« C'est parce que la bourgeoisie s'est mise à traiter comme une valeur de Bourse le travail de l'homme que le travailleur s'est mis, lui aussi, à traiter comme une valeur de Bourse son propre travail. »* Et c'est pourquoi *« tout ce monde-là est jaures-siste »*. *« Tout ce monde-là »* qui n'est plus un peuple, qui n'est plus qu'un ramassis *« de malheureux qui font le malin »*. *« C'est partout la même démagogie [...]. Même infécondité profonde et même besoin d'infécondité. »*

La charge de Péguy contre Jaurès, *« l'homme qui a toujours capitulé devant toutes les démagogies »*, surprendra peut-être le lecteur d'aujourd'hui, habitué qu'il est à l'admiration dévotieuse maintenant de rigueur, de gauche à droite : *« C'est une grande misère que de voir des ouvriers écouter un Jaurès. Celui qui travaille écouter celui qui ne fait rien. »* Et Péguy de décrire le monde bourgeois (radical, socialiste, jaures-siste), le monde de l'argent, le monde de *« l'étranglement économique »* par opposition au monde de jadis, du peuple de son enfance. (*« On vivait alors. On avait*

## Bréviaire de Péguy

Concentré de l'art de Péguy, qui cherche à dire au plus près le « mystère » qui le tourmente : la fidélité à son enfance contre le système de trahison qu'exige la « révolution moderne ».

Par Philippe Barthelet

**T**out est là, dans ce grand petit livre, et les phrases les plus péguystes de Péguy : *« Quand on dit le peuple, aujourd'hui, on fait de la littérature, et même une des plus basses, de la littérature électorale, politique, parlementaire. Il n'y a plus de peuple. Tout le monde est bourgeois. Puisque tout le monde lit son journal. »* En février 1913, dans ce 6<sup>e</sup> numéro de la 14<sup>e</sup> série des *Cahiers de la quinzaine*, qu'il a fondés et qu'il dirige, Charles Péguy annonce la publication d'un livre de souvenirs de M. Naudy, lequel, directeur de l'école normale du Loiret, l'avait fait entrer en sixième. Et cet « avant-propos » est un chant d'amour, un chant d'amour

et de guerre (Péguy reste Péguy) pour un temps si proche et son peuple, l'un et l'autre disparus. Voilà bien l'étonnante nouvelle, ce dont Péguy ne revient pas : le peuple qu'il a connu, qui a environné son enfance, le peuple qui l'a

**LE PEUPLE QUI  
A ENVIRONNÉ SON  
ENFANCE, LE PEUPLE  
QUI L'A NOURRI,  
TRENTE-TROIS ANS  
SONT PASSÉS  
ET IL N'EXISTE PLUS.**

des enfants. Ils n'avaient aucunement cette impression que nous avons d'être au bain. [...] cette impression [...] d'un collier de fer qui tient à la gorge et qui se serre tous les jours d'un cran. » Ce que dénonce Péguy comme l'origine de tous les dévoiements de la « révolution moderne », ce qu'il appelle la démagogie, c'est cette profanation du langage, soit la fiction des mots impudemment servie à la place des choses: « On ne parle aujourd'hui que de l'égalité. Et nous vivons dans la plus monstrueuse inégalité économique que l'on ait jamais vue dans l'histoire du monde. »

### «Ne pas croire ce que l'on croit»

En contrepoint à cette dénonciation, l'éloge que fait Péguy des instituteurs de son enfance, « de tout ce peuple les meilleurs ». « Il est vrai que ce n'était point pour nous des instituteurs, ou à peine. C'étaient des maîtres d'école [...]. Nos jeunes maîtres étaient beaux comme des hussards noirs. » Les fameux hussards noirs de la République, qui n'entendaient pas gouverner le peuple, ni s'en servir, qui entendaient « le former »: « Ils n'y ont point réussi, et ce fut un grand malheur pour tout le monde. » Tandis que ses jeunes maîtres lui apprenaient la grammaire, et la métaphysique scolaire (scientiste, positiviste), « les jeunes vicaires » lui apprenaient le catéchisme, et la théologie: « Nous aimions l'Église et la République ensemble, et nous les aimions d'un même cœur, et c'était d'un cœur d'enfant [...]. Nous croyions intégralement tout ce que l'on nous disait. » Et Péguy arrive à ce « mystère extrêmement grave » qu'il finit par appeler d'un nom de journaliste ou d'historien: « la déchristianisation temporaire de la France ». D'où cette confiance, toujours intacte, pour ses jeunes maîtres, cependant qu'il ne croit plus rien de leur « métaphysique scolaire », et cette réticence, infime, ce « certain sentiment de défense » conservé à l'égard de « nos vieux curés », « même avec ceux que nous aimions le plus », quand leur

enseignement est devenu toute sa foi et toute sa doctrine. « Il faut qu'il y ait une raison pour que, dans le pays de Saint Louis et de Jeanne d'Arc, dans la ville de sainte Geneviève, quand on se met à parler du christianisme, tout le monde comprenne qu'il s'agit de Mac-Mahon. » Hélas pour nous, nous y sommes toujours.

Ce que l'on est parvenu plus fort que ce que l'on dit, et les jeunes maîtres de Péguy pouvaient bien lui enseigner leur métaphysique oubliable, ils « étaient des hommes de l'ancienne France » — et Péguy souligne le verbe. Au lieu qu'il appelle les « réactionnaires » des « ligueurs »: « Ils sont réactionnaires, mais ils sont infiniment moins conservateurs que nous. Ils ne démolissent pas la République, mais ils s'emploient tant qu'ils peuvent à démolir le respect, qui était le fondement même de l'Ancien Régime. » Et de rappeler ce qui fait toute la tragédie de notre histoire: « Ce sont les défenseurs du trône et de l'autel qui ont mis le trône par terre et, autant qu'ils l'ont pu, l'autel. » Les soi-disant réactionnaires « sont essentiellement des hommes modernes et généralement modernistes »: « Le modernisme consiste à ne pas croire ce que l'on croit. » Et Péguy d'opposer le « modernisme » à la liberté, celle de l'ancienne France: « Le modernisme est un système de complaisance. La liberté est un système de déférence. [...] Le modernisme est un système de lâcheté. La liberté est un système de courage. » Et de conclure en résumant, à la façon péguyste, évangélique et guerrière: « Le modernisme est la vertu des gens du monde. La liberté est la vertu du pauvre. » La liberté n'a pas fini de souffrir. ●



«L'Argent»,  
de Charles Péguy,  
Allia, 110 pages,  
3,10 €.